

REVUE DE PRESSE

M'appelle Mohamed Ali 2014/ 2015/2016

Libération 20 07 2014

qui restreint son développement. Chez les Belges, La Charge du rhinocéros, association de production, de diffusion et de coopération artistique qui donne la parole à tous les bruits du monde, et qui fête ses 10 ans, occupe, entre autres, l'espace Saint-Martial avec un monologue du comédien burkinabé Etienne Minoungou, très actif dans son pays et qui dirige la compagnie Falinga.

Ring. Le Congolais Dieudonné Niangouna, qu'on a pu saluer à plusieurs reprises à Avignon (où il fut artiste associé), lui a écrit un texte sur mesure. Ce n'est pas ce que l'auteur a signé de meilleur, mais *M'appelle Mohamed Ali* est une belle métaphore d'une des phrases du spectacle, «*Il faut boxer la situa-*

tion.» Faisant un parallèle entre la scène et le ring, le solo est une revendication de la place de l'artiste africain. Costaud, en phase avec les spectateurs dans un rapport de proximité, Etienne Minoungou établit le contact avec la vedette afro-américaine qui donna du fil à retordre au pouvoir, en refusant notamment de se battre au Vietnam: «*Jamais aucun Viêt-Cong ne m'a traité de Nègre.*» Un peu à l'étroit dans son costume, le comédien donne une très belle définition d'une des luttes quotidiennes de l'Africain contemporain. S'il ne gagne pas le combat, il gagne en tout cas le cœur du public qui lui fait chaque jour une *standing ovation*.

Envoyée spéciale à Avignon

MARIE-CHRISTINE VERNAY

Culture & Savoirs

THÉÂTRE

Le ring et la scène comme chant de bataille

À Saint-Denis, le combat de Mohamed Ali, icône de la boxe et militant politique, porte dans une allégorie lumineuse celui de l'engagement des comédiens africains aujourd'hui.

« **R**egarde. Et vois. Observe. Ne sens-tu pas que la terre se met à marcher entre tes yeux ? » M'appelle Mohamed Ali. Je suis bien, je suis saint, à l'ombre d'Allah, le Miséricordieux, le Tout-Puissant. » De la première à la dernière ligne, M'appelle Mohamed Ali, écrit en 2013 par Dieudonné Niangouma pour Étienne Minoungou, et publié aux éditions Les Solitaires intempestifs, est d'une beauté éclatante et d'une force sidérante.

L'auteur congolais et le comédien burkinabé ont le théâtre dans la peau
L'auteur congolais et le comédien burkinabé ont le théâtre dans la peau. Le premier, acteur et metteur en scène, adoubé à Avignon en 2013, est considéré comme l'héritier de Sony Labou Tansi, continuateur de son théâtre d'art et d'engagement qui révolutionna l'Afrique. Le second passe pour le fils spirituel de Jean-Pierre Gungand, l'un des pionniers du théâtre francophone au Burkina Faso, et a fondé, en 2002, le festival des Récréatrices, devenu l'un des espaces les plus importants de création et de débat social en Afrique. Texte et acteur, mis en scène par le Burkinabé Jean-Baptiste Hamado Tiemore, dans une scénographie minimale et légère, ont fait le tour du monde, Luxembourg, Avignon, Limoges, Gabon, Sénégal, Rwanda... et les voici au Théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis. Devant un public à l'image de la ville. De toutes les couleurs et de tous les âges. Un public populaire qu'on voit trop rarement autant représenté dans les salles de théâtre. Il y a beaucoup de jeunes, garçons et filles, cheveux au vent ou sous des foulards sans qu'il ne vienne à personne l'idée de s'en aller.

Etienne-Ali s'adresse à tous et à chacun. D'une voix douce. Étonnamment douce pour son gabarit de géant. Une modulation dans une gamme qui ira jusqu'à l'explosion de rage crue : « Comment pensez-vous qu'on va faire du théâtre ? Avec vos dents ? Depuis qu'on se bat dans ce désert de pierres, vous croyez qu'on n'a pas assez de couilles comme ça ? » Minoungou ne cherche pas à jouer Cassius Clay devenu Mohamed Ali à 22 ans, mais à incarner la boussole symbolique qu'il a représentée pour toute une génération. Et qui s'est transmise à ce public qui connaît son histoire sur le bout des doigts, notamment grâce au cinéma. Le boxeur du siècle, The Greatest, fut plus que celui qui triompha de Joe Frazier ou terrassa George Foreman à Kinshasa en 1974. Il fut d'abord le visage de l'engagement contre la ségrégation raciale et du non radical à la guerre du Vietnam, perdant son titre de champion du monde des poids lourds en 1967 par son refus de faire son service militaire car « jamais un Vietcong ne m'a traité de nègre ». Cette radicalité est aussi celle qui transpire d'Étienne Minoungou qui disaques dans ces allers-retours entre le ring et la scène les rapports dominants-dominés entre le continent africain et l'Occident. Qui raconte le combat des comédiens africains pour vivre et faire vivre leur art à une autre place que celle qui leur est assignée : « Je ne suis pas ce nègre-là que vous avez fabriqué et que vous aimez tant. » Au discours de Dakar, il oppose son chant : « L'Afrique, c'est l'avenir du monde, l'Afrique, c'est le futur. » Et on y croit. D'autant plus fort que la beauté de sa présence et la grâce de sa danse donnent un souffle rare à son jeu.

Aussi lorsqu'on attend la navette qui ramène traditionnellement une partie du



ÉTIENNE MINOUNGOU NE CHERCHE PAS À JOUER CASSIUS CLAY DEVENU MOHAMED ALI À 22 ANS, MAIS À INCARNER LA BOUSSOLE QU'IL A REPRÉSENTÉE. PHOTO BRUNO MULLENBARTS

public à la Plaine-Saint-Denis et à Paris, et qui ce soir de vendredi 13 partira en retard, pour un trajet raccourci, haché par les sirènes des voitures de police, on prend la mesure de la dépossession de ce combat. On a entendu Étienne-Ali proférer sur scène « Allah Akbar ». Cela a résonné comme un cri de résistance. On entend maintenant la radio qui égrène son flot de nouvelles couperets : explosions près du stade de France, le président est exfiltré..

Allolement général. Deux profs se figent. Elles ont des élèves qui sont allés au match. Prise d'otages au Bataclan. Les meurtriers sont rentrés en hurlant « Allah Akbar »... Quarante ans après, on a basculé dans un autre monde. »

MARINA DA SILVA

Jusqu'au 22 novembre au Théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis. Réservations : 01 48 13 70 00

Culture médias

THÉÂTRE

Étienne Minoungou sur le ring

Pour le directeur des Récréâtrales, qui se tiennent du 25 octobre au 2 novembre à Ouagadougou, l'art est un combat. Sur scène, il incarne le plus africain des boxeurs américains, Muhammad Ali.

« Je fais de la politique parce que c'est mon métier d'être comédien et de l'être fort, scande Étienne Minoungou.

Je ne joue pas, je saigne. J'enseigne. Je fais saigner. » Dans un décor minimaliste, le comédien burkinabè, en costume sombre et pieds nus sur scène, distribue les coups dans *M'appel Mohamed Ali*, une pièce écrite par le Congolais Dieudonné Niangouna et mise en scène par le Burkinabè Jean-Baptiste Hamado Tiemtoré, présentée à Ouagadougou dans le cadre du festival des Récréâtrales (dont *Jeune Afrique* est partenaire), qui se tient du 25 octobre au 2 novembre.

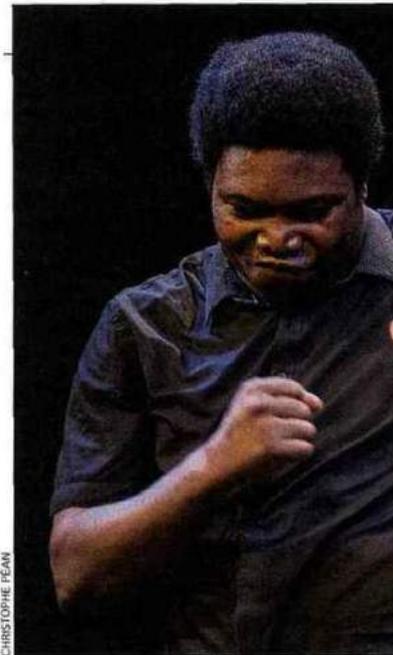
Le texte est dense, éruptif, sans concession. Il raconte de manière impulsive le combat que mènent aujourd'hui les comédiens africains pour faire vivre leur art, à travers le parcours allégorique du légendaire boxeur africain-américain. « Traverser la vie de Mohamed Ali pour raconter des choses d'aujourd'hui, c'est jouissif. Il a poussé l'art de boxer à la limite de l'engagement », commente Étienne Minoungou. « Engagement », il n'a que ce mot à la bouche. « Le théâtre doit être engagé et politique, sinon, il n'est pas, affirme-t-il. Un artiste ne peut avoir la parole anecdotique. »

M'appel Mohamed Ali, c'est l'histoire d'une rencontre. Celle d'Étienne Minoungou, qui se considère comme le fils spirituel de Jean-Pierre Guingané, l'un des pionniers du théâtre au Burkina Faso, et de celui qui se revendique du dramaturge congolais Sony Labou Tansi,

Dieudonné Niangouna. Fasciné par la figure de Muhammad Ali, l'auteur burkinabè veut jouer ce personnage sur les planches. À une seule condition : que son « frère », le sanguin Niangouna, couche sa hargne sur le papier. « Un auteur écrit toujours pour lui-même mais Dieudonné a écrit ce texte en pensant à ma gueule », explique Minoungou.

Il faut dire que cette gueule, ces traits durs, ce regard vif lui donnent un curieux air d'Ali. Sur scène, Minoungou, en sueur, s'exalte et hausse la voix, n'hésite pas à apostropher le public, à plonger son regard sombre et vif, presque accusateur, dans les yeux des spectateurs en dénonçant l'esclavage, la colonisation, la suprématie blanche autoproclamée. « Quand on arrive à mi-vie, quand on a vécu des choses dans sa chair, on se sent légitime pour surgir au milieu de ses semblables et dire ce qu'on a sur le cœur », explique Minoungou d'une voix calme qui tranche avec son jeu de comédien.

RENOUVEAU. À 46 ans, le Burkinabè a passé plus de la moitié de sa vie sur les planches, à créer, jouer et observer. Après des études de sociologie à l'université de Ouagadougou et un capes de lettres, il décide de se consacrer entièrement au théâtre. Il fait ses armes dans la troupe de son mentor, Jean-Pierre Guingané, alors directeur du théâtre de la Fraternité réputé pour son théâtre de sensibilisation. Puis il crée la compagnie Falanga en 2000, avant de fonder les « premières résidences



CHRISTOPHE PEAN

d'écriture et de création théâtrales panafricaines », les Récréâtrales, en 2002.

Le projet, ambitieux, fait de lui le penseur du renouveau dramatique de son pays. Mais le dramaturge n'en oublie pas ses prédécesseurs, comme Guingané, Prosper Compaoré et Amadou Bourou, qui ont enraciné le théâtre dans la culture burkinabè grâce aux festivals et aux institutions qu'ils ont mis en place, comme le Centre de formation et de recherche en arts vivants (Cefrav). Depuis douze ans, plus d'une centaine d'artistes - auteurs, metteurs en scène, comédiens, techniciens, scénographes - viennent en résidence à Ouagadougou pour créer et jouer ensemble, se regarder et se critiquer. « Le théâtre est un lieu de discussion sociale, pas un lieu de verticalité entre ceux qui savent et ceux qui doivent donner à ceux qui ne savent pas », décrit Étienne Minoungou d'un ton didactique.

Pour fuir l'élitisme d'un art vivant qui peut paraître inaccessible aux yeux du plus grand nombre, Minoungou a eu l'idée d'investir un quartier de la

capitale, Gounghin, et d'entrer dans les cours familiales pour « monter du théâtre professionnel ». Depuis 2008, les artistes en résidence répètent à l'envi chez M. et Mme Bazié ou encore chez les Nikiema. « Le théâtre africain ne peut pas être un théâtre de création pour aller ailleurs. Il doit s'enraciner dans une communauté, non pas par démagogie mais par véritable recherche d'un sens. » Ce théâtre, qui se veut exigeant, ne s'isole pas pour autant. Plusieurs créations sont allées à Avignon, Cologne, Bruxelles, Paris, Limoges, comme *M'appel Mohamed Ali*, programmé à l'occasion du festival des Francophonies en Limousin, ainsi que dans des capitales africaines.

Aujourd'hui, Minoungou partage sa vie entre Paris et Bruxelles, mais son énergie créatrice reste à Ouagadougou, où il a le sentiment d'un devoir à accomplir. Déplorant le manque d'engagement et d'investissement des autorités politiques africaines dans les arts du spectacle, il rêve de créer une « coalition panafricaine pour la culture » et de mettre un terme à la dépendance du continent vis-à-vis des financements internationaux. « Le théâtre que nous faisons emprunte tellement aux autres qu'il ne nous ressemble pas », regrette-t-il. Minoungou est prêt à « faire du lobbying » dans son pays et à encourager ses homologues africains à faire de même pour « lutter contre l'adversité ». Avec un seul credo : « Artistes du monde, unissez-vous ! » ●

ÉMELINE WUILBERGQ,

envoyée spéciale à Limoges

La belle histoire de "M'appelle Mohan

Scènes Ce spectacle joué au Public fera une tournée dans 17 pays africains.

Critique **Guy Duplat**

Juliet dernier, dans la fournaise d'Avignon. Produit par la Charge du Rhinocéros, le spectacle "M'appelle Mohamed Ali" est joué dans l'Espace Saint Martial, petit lieu jouxtant une église, lieu surchauffé du Off. Le bouche-à-oreille fonctionne, les gens viennent et l'Institut français qui coordonne des tournées de pièces de théâtre en Afrique, l'a choisi pour être joué cet été, dans 17 pays africains (1), entre le 1^{er} juin et le 10 juillet prochain. De Mauritanie à Madagascar, de Djibouti au Rwanda.

On peut encore voir ce spectacle au théâtre Le Public à Bruxelles, jusqu'au 14 février.

C'est la rencontre de deux grands noms du théâtre africain. Il y a l'acteur burkinabé, habitant aujourd'hui entre Paris et Bruxelles, seul en scène, impressionnant. C'est Etienne Minoungou, directeur par ailleurs des Récréâtres, un festival de théâtre à Ouagadougou. Le texte dit, parfois crié fiévreusement par le comédien, a été écrit par le Congolais de Brazzaville, Dieudonné Niangouna, qui fut artiste associé au Festival d'Avignon en 2013.

Celui-ci est parti de la vie et du combat de Mohamed Ali (ex-Cassius Clay) avec son sommet, le face-à-face avec George Foreman pour le titre

mondial, à Kinshasa en 1974, dans le "combat du siècle", l'apothéose du règne de Mobutu. Dans ce combat, Cassius Clay n'était pas le favori mais il gagna grâce à sa volonté de vaincre.

Théâtre-boxe

Le parallèle est fait sans cesse, entre le combat d'Ali et celui d'Etienne Minoungou, celui des artistes africains pour s'imposer et amener en particulier, le théâtre en Afrique.

On y rappelle aussi comment Mohamed Ali, sept ans avant ce combat du siècle, avait perdu son titre pour avoir refusé de faire son service militaire au Vietnam "car

"Je ne joue pas, je saigne, j'enseigne, je fais saigner."

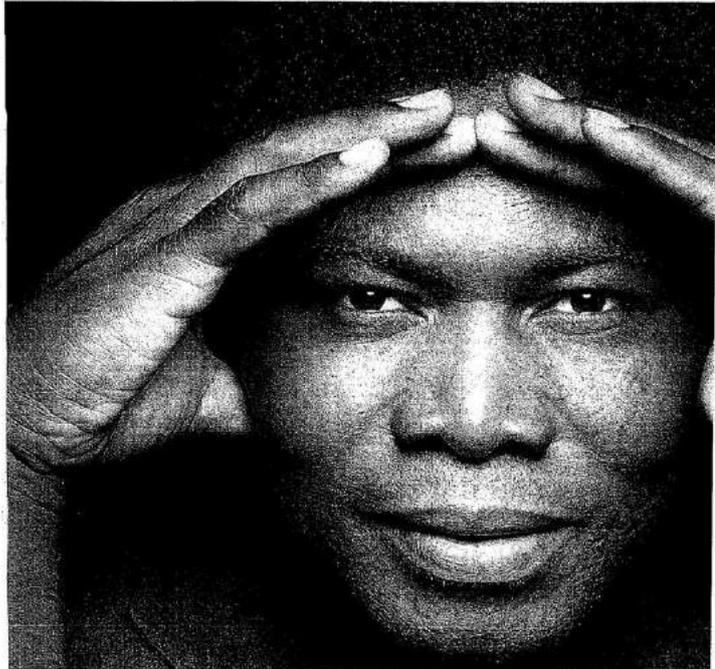
ÉTIENNE MINOUNGOU
Comédien et directeur du festival de théâtre les Récréâtres à Ouagadougou.

colonisation qui continue. Il le dit : "Je ne joue pas, je saigne, j'enseigne, je fais saigner."

Le one man show fait sans cesse des allers et retours entre la vie de Mohamed Ali et les réflexions actuelles de Dieudonné Niangouna et Etienne Minoungou sur l'Afrique actuelle et la place des Noirs dans nos sociétés.

Même si le texte a des longueurs, l'énergie si intense de Minoungou qui n'hésite pas à enfler lui-même les gants de boxe, frappe là où il veut. Il nous fait passer sa réalité de combattant de la culture, de combattant de la cause africaine.

→ "M'appelle Mohamed Ali", au Théâtre Le Public, jusqu'au 14 février



Le physique d'Etienne Minoungou rappelle indubitablement celui de Mohamed Ali.

Etienne Minoungou, champion du ring

SCÈNES « M'appelle Mohamed Ali » au Public avant de tourner dans 17 pays africains

CRITIQUE

Le solo d'Etienne Minoungou balance une performance comme on n'en rencontre pas dix dans toute une vie de critique théâtrale. Rarement a-t-on vu un comédien habiter un plateau comme il le fait dans *M'appelle Mohamed Ali*. L'acteur burkinabé ne joue pas, il est là ! Avec sa fureur de dire pour tout accessoire, il déploie une présence fiévreuse, d'un charisme fou, au service d'un cri passionné sur le passé et les aspirations du peuple noir, et de tous les « nègres » du monde. Peu importe si on s'égare parfois dans un texte fleuve, peu importe si on perd le fil de ses envolées enragées, on reste scotché à un homme qui joue comme s'il n'y avait pas de lendemain. Qui



Etienne Minoungou, portrait craché de Mohamed Ali. © DR

pose sa confession à vos pieds, avec une sincérité désarmante et en même temps, la force de conviction d'un prédicateur évangéliste. Qui vous regarde droit dans les yeux pour y planter sa flamme.

« Pour faire du théâtre en Afrique, il faut boxer la situation, » glisse-t-il à vos oreilles, ré-

sumant la trajectoire de ce texte flamboyant de Dieudonné Niangouna, croisant le destin du mythique champion de boxe Mohamed Ali et celui d'un artiste qui vit le théâtre comme un ring. Etienne Minoungou est le portrait craché de Mohamed Ali, mais c'est bien plus que cette ressemblance physique qui unit leur destin sur scène : le comédien avance dans sa partition comme le boxeur danse autour de son adversaire, esquive, abat quelques revers, plie l'échine pour mieux fondre sur sa cible. Minoungou a cette même façon d'occuper tout l'espace pour retracer le parcours de Cassius Clay, ses combats, son refus d'aller se battre au Vietnam - « Jamais aucun Viêt-Cong ne m'a traité de nègre » - la prison, et

bien sûr, le « combat du siècle », à Kinshasa contre George Foreman. « Je suis le plus grand », lance le comédien, accomplissant un troublant transfert d'identité entre l'Afro-Américain et l'Africain, entre le boxeur et l'homme de théâtre. On ne sait plus qui, du champion ou de l'acteur, empoigne le racisme, les préjugés, l'émancipation d'un peuple. Tenir debout coûte que coûte, faire de sa vie le terrain de résistance d'une culture, d'un peuple, vaincre les coups du sort : les rêves de l'un et de l'autre se fondent dans un même creuset, entre le passé des droits civiques des Noirs américains et le futur d'un continent africain face à un chantier immense.

Etienne Minoungou, directeur

de l'incontournable festival des Récréâtres à Ouagadougou, est sur tous les fronts cette saison. Non seulement, *M'appelle Mohamed Ali* se prépare pour une large tournée dans 17 pays africains, mais l'artiste s'apprête à créer *Cahiers d'un retour au pays natal* d'Aimé Césaire, ardent poème symbolisant la fierté et la dignité retrouvée des peuples noirs à travers le monde. Des mots, encore et toujours, pour croire en soi, de nouveau. ■

CATHERINE MAKEREEL

M'appelle Mohamed Ali jusqu'au 14 février au Public, 64 rue Breemt, Bruxelles. Puis dans toute l'Afrique en juin et juillet. *Cahier d'un retour au pays natal* du 24 février au 4 avril aux Martyrs, place des Martyrs, Bruxelles.

« La scène permet de porter des rêves collectifs »

THÉÂTRE Mohamed Ali, porte-parole de tous les « nègres »

► Le comédien burkinabé Etienne Minoungou évoque au théâtre Le Public les « nègres » du monde au sens large.

► Soient les exclus, les exilés, tous ceux qui sont en marge aujourd'hui...

► Il convoque pour ce faire Cassius Clay sur le ring.

ENTRETIEN
Auteur, directeur du Festival « Récréthéâtrales », qui a rassemblé à Ouagadougou plus de 150 artistes au moment même de la révolution populaire qui a chassé du pouvoir Blaise Compaoré, Etienne Minoungou présente au Théâtre Le Public le spectacle qu'il a créé en Avignon, *M'appelle Mohamed Ali*, sur un texte de l'écrivain congolais Dieudonné Niangouna. Il prépare aussi son spectacle suivant une adaptation de *Cahiers d'un retour au pays natal* de l'écrivain martiniquais Aimé Césaire.

Au-delà du combat du boxeur Mohamed Ali, qui disputa à Kinshasa en 1974 le match du siècle contre Joe Foreman, quel est le véritable sens du texte de Niangouna que vous interprétez ?

Quand il parle de « Noirs », Dieudonné Niangouna fait évidemment référence à la lutte pour les droits civiques menée par les Noirs aux Etats-Unis, mais le deuxième sens de son texte, qui m'amène à le porter, c'est d'évoquer les « nègres » du monde. Nous sommes dans une société néolibérale où le projet le plus évident, c'est de rendre tous les humains taillables et corvéables à merci, les rendre « nègres » au sens large. Dans ce sens-là, le texte évoque alors la condition

des exclus, des exilés, de tous ceux qui sont en marge aujourd'hui, laissés sur le bord de la route... C'est au début des années 2000 que je m'étais lié d'amitié avec Dieudonné Niangouna, écrivain de Brazzaville. En 2009, je lui ai demandé d'écrire pour moi un texte sur Mohamed Ali, car j'étais toujours interpellé à propos de ma ressemblance physique avec Cassius Clay. Lorsque j'ai découvert la dernière version du texte qu'il avait rédigé, en 2012, j'ai été saisi par l'émotion, cela collait pile-poël tant il avait écrit au plus près de ma vie, de mes combats, de mes rêves. Il était venu au village sur la tombe de ma mère, nous avions tant parlé et je retrouvais tout cela dans la pièce... A Paris, nous avons eu une seule discussion, à propos de Mohamed Ali, du sport, de son combat. Des 47 pages du texte très dense, j'en ai retenu 27, sur lesquelles j'ai travaillé, monté la dramaturgie. Lorsque j'ai joué à Brazzaville, avec de l'autre côté du fleuve, les silhouettes de Kinshasa et du stade où s'était passé le vrai combat contre Foreman, Niangouna était en larmes, comme si j'étais entré dans son imagination... J'étais rassuré.

Comment avez-vous fait pour vous identifier au personnage de Mohamed Ali, rendre compte de sa vie, de ses combats ?

C'était de l'ordre de la rencontre... J'ai relu le livre magnifique de Norman Mailer, *Le combat du siècle*, j'ai regardé les films, dont *When we were kings* (Quand nous étions rois), où Mohamed Ali joue son propre rôle, essayé, en regardant YouTube, de retrouver les jeux du visage, de la tête, la gestuelle de la main, la manière de parler, de retrouver ses défis, son impertinence, son humour... J'ai regardé les films de tous ses combats, essayé de comprendre pourquoi Ali était toujours plus fort que les autres : c'est

parce qu'il menait un autre combat que la boxe seule. Foreman était plus noir que Mohamed Ali, mais lui, il avait une conscience politique de son art. Pour lui, la boxe c'était un prétexte ; il ne se battait pas seul mais avec un peuple. C'est pourquoi à Kinshasa, il est sorti, il est allé dans les marchés, à la rencontre de la population et les Congolais – 100.000 spectateurs présents au stade – se sont reconnus en lui...

Moi aussi, sur scène, je n'ai pas voulu sauver ma peau d'acteur, réaliser une performance, mais exprimer le rêve que portait Mohamed Ali. J'ai vu, à Avignon, que cette clé fonctionnait... Sur le ring, il parlait beaucoup et soignait particulièrement son allure physique, il veillait sur sa beauté, sa grâce, afin d'exprimer la dignité et j'ai essayé de travailler cette élégance...

J'ai joué à Ouagadougou, Abidjan, Cotonou, et découvert que les gens s'identifiaient encore à Mohamed Ali, il demeurait comme une incarnation de ceux qui n'ont rien, mais tentent de conserver leur dignité. D'exister sans nécessairement choisir l'exil. L'une des phrases du texte : « l'Afrique, c'est l'avenir du monde... », a particulièrement touché les jeunes...

A Ouagadougou, dans votre pays, vous avez fondé les « Récréthéâtrales », cette résidence d'écriture et de théâtre suivie d'un festival, qui a joué un rôle particulier durant les derniers événements menant à la chute de Compaoré...

En 2002, j'ai créé les Récréthéâtrales comme un espace de travail, de réflexion pour tous les professionnels du théâtre en Afrique. Auparavant, il y avait des festivals, mais pas d'espace « résidence » où les compagnies pouvaient venir travailler, se former, mener des recherches autour de l'écriture, de la mise en scène, du jeu d'ac-

teurs. Au fil du temps, c'est devenu l'un des plus grands espaces de création en Afrique où j'ai accueilli entre 200 et 250 artistes, scénographes, comédiens, techniciens. C'est en 2008 que nous avons décidé de quitter les lieux institutionnels consacrés au théâtre pour nous rapprocher des gens et investir les quartiers populaires et en particulier les cours familiales, espaces traditionnels des relations sociales, les demandes en mariages, les funérailles... Le théâtre devait trouver son vrai public, son véritable sens. Dans ma langue, en moré, on dit que le théâtre est un espace de discussion sociale pour « élargir la parenté ». Nous devions donc sortir des théâtres pour jouer dans les parcelles, lieux de la vie sociale. Il fallait aussi créer les conditions techniques pour que ce déplacement n'appauvrisse pas les conditions de travail de l'artiste, et nous avons mis en place un laboratoire de réflexion sur la scénographie, qui a fini par créer des structures mobiles, montables et démontables. Cela nous a amenés à une autre révolution : désormais on ose parler du « théâtre à l'africaine » comme on parle du « théâtre à l'italienne ». Il s'agit d'une identité, d'un langage qui nous est propre et que nous pouvons partager avec le reste du monde...

En 2014, quel fut le lien entre les Récréthéâtrales et la révolution en cours ?

En 2008, notre thème était « transgression », en 2010, c'était « indépendantriste », ou le désenchantement des indépendances, en 2012 c'était « l'insoumission » et en 2014, dès janvier, nous voulions travailler au départ de la phrase suivante, extraite de Mohamed Ali : « Tenir la main au futur, qu'il ne tremble pas, qu'il sourie... » De janvier jusqu'à octobre les jeunes proclamaient : « Nous voulons ouvrir les portes de l'avenir, nous ne voulons pas payer un prix pour notre liberté mais s'il le faut, on va le faire. » Loin de la « stabilité », du « progrès » prônés par Compaoré, les gens exigeaient aussi de pouvoir « rêver à autre chose » et ils l'exprimaient sur les pancartes...

L'un des leaders du « Balai citoyen » qui joua un grand rôle durant les événements, Serge Bambara, dit « Smokey », était impliqué comme comédien rappeur dans une des créations Nuit blanche à Ouagadougou. En même temps, il avait créé une sorte de vigilance citoyenne sur la gouvernance. Smokey et ses comédiens déployaient un énorme effort de sensibilisation : lors du festival, le jour, ils participaient aux rassemblements sur la place de la révolution, le soir, ils revenaient au théâtre ; les allers-retours entre le théâtre et la rue étaient constants.

Le 29 octobre, alors que Smokey était sur la place de la révolution où il organisait les ambulanciers pour transporter les blessés, 300 personnes

étaient dans la salle, attendant son spectacle. Il finit par arriver, par jouer devant une salle pleine et à la fin, il expliqua ce qui se passait, les blessés, les gaz, disant aux gens : « Demain, vous devez sortir : il faut empêcher le vote de la loi modifiant la Constitution. » Le lendemain, 30 octobre, tout le monde y est allé et nous avons assisté à la prise de l'Assemblée nationale, suivie de la chute de Compaoré... C'est cela aussi le théâtre, cette possibilité de porter des rêves collectifs, d'inciter les gens à agir...

Entre les Récréthéâtrales et la fureur du peuple, il y avait un lien... Mohamed Ali était chez lui. Soudain, il y avait adéquation entre la scène et la rue...

En 72 heures, un peuple pauvre, largement analphabète, a réussi à faire partir un dictateur riche, malin, soutenu...

C'est un exemple que l'on peut donner au reste du monde... ■

Propos recueillis par
COLETTE BRAECKMAN



M'appelle Mohamed Ali
DIEUDONNÉ NIANGOUNA
Les Solitaires interpestifs
64 p. 10 euros.

Quand le comédien enfile des gants de boxe

«M'appelle Mohamed Ali» est le combat d'un Afro parfois Américain face à une réalité ni noire, ni surtout blanche...

BERNARD ROISIN

Assis au premier rang, un homme élève la voix et s'élève à son tour, prend possession de la scène, en l'occurrence celle de la salle des voûtes du Public qui a pour l'occasion des allures de ring. Un homme noir qui défie la foule blanche, pointe sur elle un index vengeur, celui de l'ancien esclave, du soumis qui soudain se rebelle riposte et fait le coup-de-poing. Pour cause, cet homme c'est Mohamed Ali.

Enfin, c'est lui quand il est sur le ring et qu'il renvoie dans les cordes les fantômes du passé. Car entre les reprises, le comédien retourne dans son coin, se calme, boit, respire. Parle de lui aussi, de la difficulté de faire du théâtre en Afrique, d'être comédien ici en Europe. D'ailleurs, il ne ressemble pas tant physiquement à Cassius Clay qu'à Sugar Ray Leonard en fait.

Mais la pause est courte et Ali reprend possession du ring et du comédien, évoque

l'esclavage, le procès qu'on lui fait de ne pas vouloir combattre les Viets, de ne pas être un bon Nègre soumis. Et de prêcher derrière un pupitre, l'index encore levé, pour la dignité des Blacks, le respect des minorités dans un pays encore marqué par la ségrégation.

Des mots qui résonnent avec une étrange actualité vu les incidents récents à caractère racial qui ont secoué l'Amérique. Mais la boxe n'est pas un combat solitaire, la boxe est un dialogue assène Ali-Étienne en même temps que les coups de gueule. Et le comédien de prendre à témoin l'assistance, de puncher non pas les hommes, mais les mots de couleurs («*cœur noir, trou noir, œil noir, messe noire... avenir sombre*»), et de se confesser à elle.

Le comédien est un sorcier comme Mohamed Ali, hypnotisant son adversaire, qui – même Noir – a pris des gants de Blanc. La boxe martèle Étienne c'est comme le théâtre, notamment le théâtre et la création en Afrique, une façon de sortir de l'abîme. Dans les deux cas, il s'agit «*de boxer la situation*». Mais les deux nobles arts ne s'affrontent pas dans cette pièce; une fois encore, ils dialoguent ou plutôt pren-

nent la parole tour à tour.

Mohammed Ali, «*Champion du monde des coups reçus*» (477 contre Foreman) à Kinshasa lors du combat du siècle, partage son titre avec le comédien qui a vu la mort: «*c'est comme la vie, elle n'a pas de couleur*».

Cet acteur, c'est Étienne Minoungou: physique de boxeur, belle voix de stentor un peu rocailleuse où pointe même un léger accent québécois. Il arpente le ring, se pose un peu sur sa chaise, puis s'installe auprès des spectateurs, qu'ils bousculent par son discours, envoyant des uppercuts aux préjugés et le public dans les cordes.

S'il vacille parfois à la limite du prêchi-prêcha dans un texte signé Dieudonné Niangouna, ce qui l'empêche de gagner par K.O, Minoungou l'emporte largement aux points (en quinze reprises, soit deux de trop) sur cette scène qu'il décrit comme un champ de bataille. Et décoche dans un dernier coup droit «*qu'il pardonne à son cœur d'avoir frappé si fort l'œil du spectateur*».

«M'appelle Mohamed Ali», jusqu'au 14 février, au Théâtre Le Public à Bruxelles, 0800 944 44, www.theatrepublic.be.

Le Soir 20/10/2015

Le sacre de la scène belge

DISTINCTIONS Guy Cassiers, Riton Liebman ou Etienne Minoungou couronnés

► Lundi soir à Mons, les Prix de la Critique ont sacré le meilleur de la scène belge francophone, en théâtre, danse et jeune public. ► Une partie des spectacles lauréats sont repris cette saison.

Les Prix de la Critique sont peut-être moins tape-à-l'œil que les Molières - pas de diffusion en télé, pas de Nicolas Bedos en provocateur passeur de plats -, ils n'en célèbrent pas moins des artistes de haut vol, d'une inventivité à faire pâlir les plus grandes scènes contemporaines de Paris. En présence de la ministre de la Culture Joëlle Milquet, un jury composé de journalistes de la presse écrite et audiovisuelle a décerné ses Prix de la Critique dans un Manège Mons bondé.

Animée par Gwen Berrou, comédienne ovni, la cérémonie a dévoilé des choix parfois hautement symboliques dans le contexte politique actuel. Les Prix ont ainsi couronné le Flamand Guy Cassiers pour sa mise en scène des *Passions humaines* créées à Mons 2015 dans un mélange flamboyant de français et de néerlandais. La pièce est doublement récompensée par le prix du meilleur comédien, attribué à Thierry Hellin pour son interprétation de Léopold II. Inutile de vous dire qu'il faudra plus que jamais suivre cet artiste protéiforme, dont l'apparente bonhomie cache un jeu magnétique de feu. Ça tombe bien : dès janvier, il sera seul en scène à l'Atelier 210 dans *Enfant sauvage*, une pièce de Céline Delbecq sur la vie des enfants placés par le juge.

Parmi les œuvres saluées, dont il faut choper la tournée, citons *Les Misérables* de la compagnie Karyatides. Si la pièce est lauréate en jeune public, elle aurait pu aussi bien concourir dans la sélection générale. Petite révolution sur le fond et la forme, ce théâtre d'objets fait fondre tous les publics. Après avoir formidablement adapté *Madame Bovary* et *Carmen*, Karine Birgé et Marie Delaye réussissent l'exploit de résumer en une heure les 2.000 pages du roman de Victor Hugo avec une table transformée en champ de bataille, une boîte de



Elu meilleur spectacle jeune public, « Les Misérables » fait aussi fondre les adultes. Le roman-fleuve de Victor Hugo y est raconté dans un vivifiant théâtre d'objets. En tournée. © YVES GABRIEL

biscuits muée en auberge des Thénardières, des santons dénichés aux puces et métamorphosés en peuple aux abois ou une reliure de livre ancien déroulant l'exil de Jean Valjean. Avant d'obtenir la bénédiction officielle des Prix de la Critique, *Les Misérables* ont déjà obtenu la bénédiction du public puisque la pièce fut un des gros succès du

Théâtre des Doms au Festival d'Avignon cet été.

Ne manquez pas non plus la reprise d'*Ha Tahfénéwai* ! Sophie Warnant et Romain Vaillant ouvrent nos yeux sur la douloureuse et silencieuse réalité des traitements psychiatriques aujourd'hui. Sur ces « fous » que l'on ne saurait voir, réduits à la camisole de force, ou plus sou-

vent, à la camisole chimique, bien pratique pour déculpabiliser toute la société. Attention uppercut ! De même pour le solo d'Etienne Minoungou dans *M'appelle Mohamed Ali*, une performance comme on n'en rencontre pas dix dans toute une vie de critique théâtrale. Avec sa fureur de dire pour tout accessoire, il déploie une présence fié-

vreuse, au service d'un cri passionné sur le passé et les aspirations du peuple noir, et de tous les « nègres » du monde. À voir partout en Belgique. Bref, vous voilà avec du pain sur les planches ! ■

CATHERINE MAKEREEL

PALMARES

Les Prix de la Critique

Spectacle *Vania I*, mise en scène de Christophe Sermet.

Mise en scène *Passions humaines*, mise en scène de Guy Cassiers.

Comédienne Stéphanie Van Vyve (*L'Œuvre au Noir, Belle de Nuit*)

Comédien Thierry Hellin (*Passions Humaines, Les mains sales*)

Espoir féminin Eline Schumacher (*Katzelmacher (Le Bouc)* ; *Manger des épinards, c'est bien, conduire une voiture c'est mieux*)

Espoir masculin Mathieu Besnard (*La Cerisaie* ; *L'enfant-colère*)

Auteur Riton Liebman (*Liebman Renégat*) Le 15/12 à Bozar. Du 23 au 26/2 à l'Ancre. Le 14/4 à Wolubilis. Du 26/4 au 7/5 au Varia.

Découverte *Ha Tahfénéwai*, mise en scène de Sophie Warnant. Du 1 au 5/12 au Théâtre National.

Seul en scène *M'appelle Mohamed Ali*, par Etienne Minoungou. En tournée à Sambreville, Chapelle-lez-Herlaimont, Thuin, Bruxelles, La Louvière, Flémalle, Namur, Dinant, Engis, Herve, Gembloux. www.chargedurhinoceros.be.

Scénographie : Stéphane Arcas (*Démons me turlupinant*). Les 6 et 7/1 à la Maison de la Culture de Tournai. Le 19/1 à Bozar.

Création artistique et technique : *Intérieur Voix*.

Danse *Il Dolce Domani*, par Giulio. Du 31/5 au 11/6 au Théâtre Marni (D Festival).

Jeune Public *Les Misérables*, par les Karyatides. En tournée à Soignies, Bruxelles, Namur, Verviers, Beauvechain, Eghezée, Ottignies, Ciney, Tournai, Braine-l'Alleud. www.karyatides.be.

► P.36 LE PORTRAIT DE STÉPHANIE VAN VYVE

Le jeudi Ausgabe (Lux) juin 2014

«Inventer tout le théâtre»

Fundamental Monodrama Festival jusqu'au 15 juin

Démarré sous le signe de la danse (avec l'impressionnant «Occupant» de Jonah Bokaer/Tal Adler-Arieli), le festival réjouit le public avec une belle diversité de créations théâtrales. Notamment d'Afrique.

Depuis quatre ans déjà, le Monodrama Festival nous fait découvrir avec bonheur des pièces contemporaines, personnelles et engagées venues de l'Afrique de l'Ouest. A l'affiche cette année, quatre spectacles dont deux créations (signées par des artistes du Niger et du Burkina Faso) et certains habitués du festival comme le comédien nigérien Oumarou Aboubacari Bétodji ou le comédien malien Habib Dembelé, venu présenter avec *Le Papalagui* une autre facette de son travail, celle d'humoriste.

Dans ce spectacle, le comédien endosse le rôle d'un improbable anthropologue, Touiavii, chef samoan qui, au fil d'une conférence cocasse qui vire à l'acide (préfigurant sur fond de requiem la barbarie du XX^e siècle), nous dévoile (diapositives inattendues à l'appui) l'Europe et le Papalagui (le Blanc). Et c'est à l'aune de nos propres méthodes d'analyse qu'il décortique mœurs et coutumes, langage et rapport au temps et nous met face à nous-mêmes (impliquant le public dans son jeu) pour ébranler les préjugés et jugements de valeur qui trop souvent encore président à notre relation à l'autre. Drôle, caustique, déconcertant!

«Boxer la situation»

Dans un tout autre registre, le comédien et rappeur Lassine Coulibaly «King», à l'origine du hip-hop malien avec Tidiane Traoré «Master T» (aujourd'hui décédé), a donné *L'Homme aux six noms*, proposition théâtrale, entre spectacle musical et récit autobiographique, construite en six tableaux. Autant de tranches de vie et de pages d'histoire de son enfance/adolescence en Côte d'Ivoire, où il subit pauvreté, humiliations, xénophobie, à son retour au Mali, des révoltes populaires des années 90 à la naissance du hip-hop comme espace de liberté où exprimer les doutes et les interrogations de la jeunesse malienne d'aujourd'hui. Il les fait revivre et s'entrecroiser sur scène à travers paroles, chants, et musiques plurielles interprétées par Bakary Diarra (djembé, balafon et kora). Un spectacle juste, à la fois sensible, drôle et critique, livré avec talent et conviction.

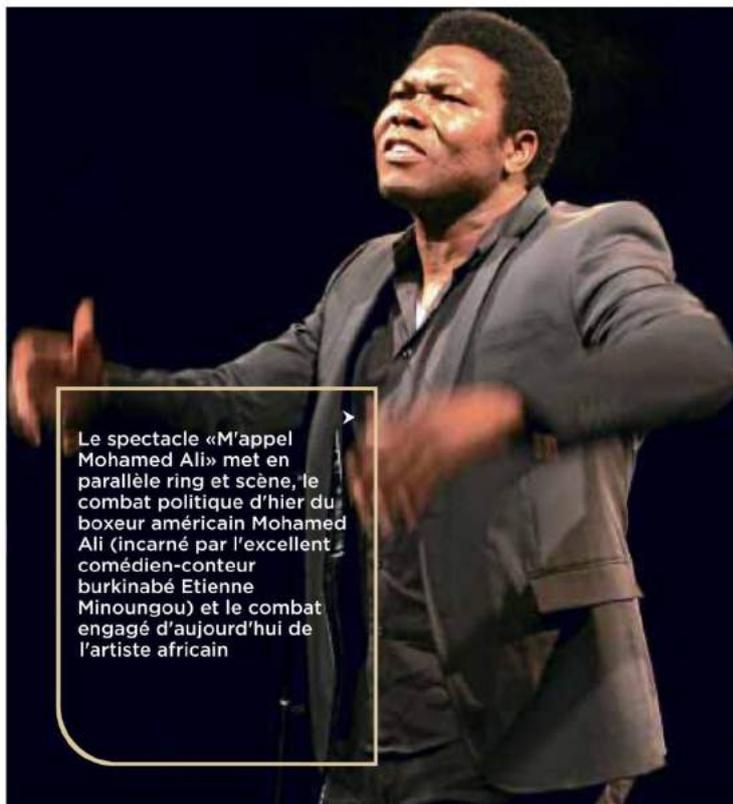
Côté création, *M'appel Mohamed Ali*, de l'écrivain, comédien et metteur en scène congolais Dieudonné Niangouna (figure majeure du nouveau théâtre africain, artiste associé d'Avignon 2013), est une pièce radicale et fulgurante à l'écriture dense et profonde, politique et philosophique, visionnaire et poétique, brute et taillée dans le vif. Elle est parole et geste, cri et silence de celui qui est le «rescapé d'une longue histoire». Un théâtre de la revendication et de la nécessité, d'une urgence à lutter, à «se battre avec l'impossible», à «boxer la situation», à changer l'histoire.

Le spectacle met en parallèle ring et scène, le combat politique d'hier du boxeur américain Mohamed Ali contre la ségrégation raciale et la guerre du Vietnam et le combat engagé d'aujourd'hui de l'artiste africain pour lui redonner sa dignité.

La belle, sobre et efficace mise en scène de Jean Hamado Tiemtoré (avec bande-son, jeux de lumière et images projetées) met en relief le travail de l'excellent Etienne Minoungou, comédien-contreur burkinabé à la troublante ressemblance avec le boxeur. Il incarne Mohamed Ali («j'étais Mohamed Ali tous les jours de mon enfance») et Etienne, le comédien, et donne voix et vie à plusieurs autres personnages. Il interpelle les spectateurs. Le théâtre est espace pour parler de la culture, du théâtre en Afrique, de l'acte de création et de la possibilité/impossibilité de jouer. Etienne Minoungou joue sur la frontière entre scène et salle, théâtre et vie, rêve et réel. Créer: «tendre la main au rêve» et «inventer tout le théâtre». Magistral.

KARINE SITARZ

* Plus d'infos sur: www.fundamental.lu.



Le spectacle «M'appel Mohamed Ali» met en parallèle ring et scène, le combat politique d'hier du boxeur américain Mohamed Ali (incarné par l'excellent comédien-contreur burkinabé Etienne Minoungou) et le combat engagé d'aujourd'hui de l'artiste africain

Photo: © Remera

Toute la culture Avignon juillet 2014

Stupéfiant : dite, dans la sensibilité et de façon quasi naturelle, par l'excellent comédien Etienne Minoungou, la langue de Dieudonné Niangouna n'en devient que plus forte. Un texte tout nouveau, ayant pour thème l'impulsion, mis en scène sans aucun effet. Une émouvante et très entraînante confession, en fin de compte.



toutelaculture.com

Toutelaculture

Soyez libre, Cultivez-vous !

<http://toutelaculture.com>

Que les fanatiques se rassurent : dans la mise en scène faite par [Jean-Baptiste Hamado Tiemtoré](#) de *M'appelle Mohamed Ali* – tout nouveau texte de [Dieudonné Niangouna](#) – les envolées furibondes ne manquent pas. [Etienne Minoungou](#) devient Mohamed Ali, et ce faisant hurle à plein volume qu'il est le meilleur. Cette transformation lui donne l'occasion d'évoquer le refus d'incorporation d'Ali lui-même, sa peine de prison et enfin, le combat de Kinshasa... Mais plus largement, le texte est l'histoire du dramaturge Niangouna lui-même. Et de **la schizophrénie qui l'a amené au théâtre**, façon de boxer autre, plus littéraire mais pas moins dévastatrice. Prenant en charge cette confession, Etienne Minoungou joue au comédien qui se confie. **A voix très basse et mesurée.**

Cette interprétation fait du bien à la langue niangounienne. Dans *Les Inepties volantes* ou dans *Sheda*, elle demeurerait dans un état de tension quasi constant. Ici, Minoungou privilégie la sincérité, jusqu'à donner l'impression qu'il parle de lui-même. Il apostrophe le public. Sur un ton de confiance appuyé par la **salle de Saint-Martial**, de petite taille. Ça marche à fond. On comprend tout. Moins de figures que d'habitude dans ce texte-ci. On a le temps de les attraper au vol. On est ému et on rit. On apprend aussi : le champion de boxe [Joe Louis](#) ne se trouve-t-il pas éreinté, car considéré comme un vendu par rapport à Ali ?

Vers la fin, la profération reprend ses droits et le **rythme subtil installé au départ** s'estompe un peu. Ali, incarcéré, râle. Le lyrisme quelque peu appuyé revient. Qu'importe : la mise en scène s'est montrée si discrète qu'elle a laissé toute la place au jeu d'Etienne Minoungou. Qui n'en finit pas de nous étonner. Tellement sincère... **On a vu de l'humain.** Ce que cherche, en premier lieu, à faire jaillir le théâtre de Dieudonné Niangouna. Et en prime, on repart avec. Grandis.

[Retrouvez le dossier Festival d'Avignon 2014 de la rédaction](#)

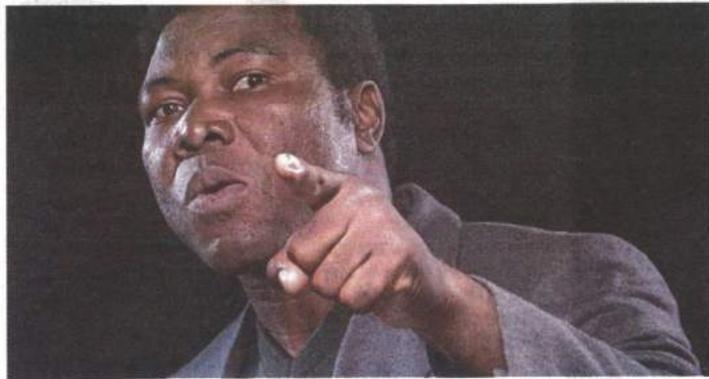
Visuel : affiche de M'appelle Mohamed Ali © Olivier Wiame

Visuel Une : couverture de M'appelle Mohamed Ali © Les Solitaires Intempestifs

Côté Caen, 9 au 16 Mars 2016

Étienne Minoungou dans la peau d'Ali

Les lundi 14 et mardi 15 mars, la Comédie de Caen accueille *M'appelle Mohamed Ali*. Cette pièce portée par Étienne Minoungou, revient sur le parcours du célèbre boxeur américain.



Étienne Minoungou dans la peau de Mohamed Ali, c'est lundi et mardi prochains, à Caen.

Étienne Minoungou, quel type de comédien et de metteur en scène êtes-vous ?

Je travaille beaucoup sur les espaces d'enfermement qui permettent de construire une dimension de vie forte et dense qui explose vers le public. J'essaye toujours de provoquer une conversation avec les spectateurs, de façon intime. Je conçois le rapport scène-salle comme une rencontre familiale autour d'une discussion.

On retrouve ce dispositif dans *M'appelle Mohamed Ali*. Comment est née cette pièce ?

D'une anecdote. On m'a souvent dit lorsque j'étais jeune que je ressemblais à Cassius

Clay et j'ai toujours rêvé de l'incarner. Bien des années plus tard, j'ai donc demandé à mon ami et frère, Dieudonné Niangouna, d'écrire une pièce pour moi, sur Mohamed Ali.

Que représente cet immense champion pour vous ?

Ali était un homme à part et bien plus qu'un sportif. Il a souvent utilisé le ring et le monde de la boxe comme un espace de prise de parole politique. Il était un défenseur acharné des droits des Afro-Américains. Il incarne aussi la révolution de la figure de l'homme noir qui, à son époque, était encore largement associée à celle de l'esclave et du paria. Il clamait aussi, haut et fort, sa fierté d'avoir des origines africaines

et il s'est imposé comme un symbole de l'égalité entre tous les hommes. Et pour nous, en tant qu'hommes de théâtre qui se battent tous les jours pour élargir les espaces de liberté sur notre continent, l'allégorie avec Mohamed Ali est une évidence. Nous envisageons la scène comme il voyait le ring, comme un espace de combat et déconstruction des préjugés.

Comment vous êtes-vous préparé à ce rôle ?

J'ai lu tout ce que je pouvais trouver sur la boxe et Mohamed Ali. J'ai regardé tous les films et documentaires qui lui sont consacrés, notamment *When we were kings* qui revenait sur son combat épique

face à George Foreman, au Zaïre, en 1974. Je suis aussi allé dans une salle de boxe, non pas pour devenir un champion, mais pour comprendre la psychologie des boxeurs, et comment fonctionnent leur esprit et leur corps.

Sur scène, vous proposez une sorte de biopic de la vie d'Ali ?

Non. Avec Dieudonné Niangouna, on utilise Ali comme un prétexte pour débattre des crispations identitaires. Dans cette pièce, la figure du nègre est très importante, mais pas celle du nègre africain, colonisé et réduit en esclavage. Ce n'est plus le problème lorsque le monde capitaliste met tout en œuvre pour que tous les hommes soient corvéables à merci. Il ne faut donc pas se tromper d'ennemi. Il n'est pas le blanc, le noir, l'arabe ou le juif, mais le système de consommation néo-libéral qui veut faire de l'homme un objet, de la même façon qu'il y a quelques siècles, on avait fait des Africains des esclaves.

Propos recueillis par Mathieu Girard

Les 14 et 15 mars, à 20h, au théâtre des Cordes, à Caen. Tél : 02 31 45 27 29. TARIFS : 5 À 25 EUROS.

Une pièce sur Mohamed Ali à la Comédie de Caen

M'appelle Mohamed Ali, de Dieudonné Niangouna, artiste congolais associé au Festival d'Avignon en 2013, est jouée par Etienne Minoungou et mise en scène par Jean-Baptiste Hamado Tiemtoré.

Auteur renommé

C'est en 1997 que Dieudonné Niangouna fonde la compagnie Les bruits de la rue, avec son frère Criss. L'idée est de partir du bruit de la ville africaine, pour créer une écriture et une esthétique nouvelles, loin des propositions du Théâtre national, marqué par le passé colonial du pays.

Influencé par de multiples auteurs comme Sony Labou Tansi, Aimé Césaire, Blaise Cendrars, Bernard-Marie Koltès, Kossi Efoui, Sarah Kane ou encore Heiner Müller, Shakespeare et Brecht, Dieudonné Niangouna invente une langue dramatique où le français est « dynamité » par le larl, l'une des langues parlées à Brazzaville, sa langue maternelle orale.

Accueilli dans d'importants festivals d'Afrique et d'Europe, il connaît un grand succès en France. Dès 2004, des metteurs en scène de diverses nationalités s'emparent de ses textes pour les porter à la scène.

En 2005, Dieudonné Niangouna fait partie des quatre dramaturges africains présentés en lecture à la Comédie française. Il est mis à l'honneur dans trois éditions différentes du festival d'Avignon.

Mohamed Ali

Fasciné par la figure engagée du célèbre boxeur, Dieudonné Niangouna a écrit la pièce pour l'acteur burkinabé Etienne Minoungou, livrant une réflexion sur l'émancipation culturelle de l'Afrique d'aujourd'hui.

Le texte est né des entretiens entre



Etienne Minoungou incarne un Mohamed Ali, réfléchissant sur les problématiques d'émancipation culturelle de l'Afrique d'aujourd'hui.

l'auteur et l'acteur. La mise en scène de Jean Hamado Tiemtoré exploite l'ambivalence du texte de Dieudonné Niangouna, entre paroles du boxeur et de l'acteur.

Etienne Minoungou déploie un jeu entre incarnation et expression

directe, portant tour à tour les mots de Mohamed Ali et sa parole personnelle. Le comédien entre et sort du jeu proprement dit, pour citer le boxeur ou s'exprimer en son propre nom. Avec une dimension politique qui souligne les difficultés quant au

financement, à la reconnaissance et à la diffusion de la création africaine contemporaine.

Lundi 14 et mardi 15 mars, à 20 h, au Théâtre des Cordes. De 5 à 25 €. Durée du spectacle : 1 h 20.

Reg'Arts 20 juillet 2014



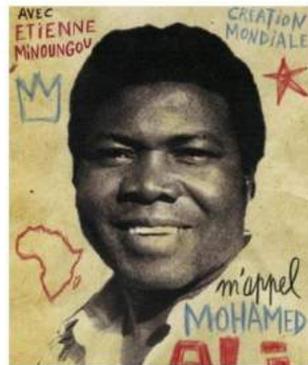
Reg'Arts
Spectacles, expositions, événementiel

www.regarts.org

M'APPEL MOHAMED ALI

Espace Saint-Martial
2 rue Henri-Fabre
84000 Avignon
04 84 34 52 24 – 06 14 22 92 38
13h20

Mis en ligne le 20 juillet 2014



Ce spectacle cogne comme un grand coup de cœur !

Ici le théâtre n'est pas un passe-temps confortable mais un véritable combat : le combat d'Étienne, acteur africain qui nous prend par « les tripes » et nous mène, avec le boxeur Mohamed Ali, à repenser l'histoire de l'Afrique vue par l'occident.

À vingt sept ans, Cassius Clay, champion du monde de boxe catégorie poids lourds, se voit destitué de son titre par le gouvernement américain. Son crime ? Refuser de partir se battre au Vietnam.

Et pourquoi ce refus ? Parce que « *jamais un Viêt-Cong ne m'a traité de nègre.* »

En outre, sa licence sportive lui est retirée et son passeport confisqué.

Loin de l'anéantir, ces condamnations iniques renforcent sa détermination à la lutte et lui donnent un sens.

Ainsi, privé de ring durant plusieurs années, Cassius Marcellus Clay se transforme en Mohamed Ali et se prépare à livrer contre George Forman, en 1974, le combat de Kinshasa surnommé « le combat du siècle ». Mohamed Ali boxe contre le désir brutal d'effacer le peuple noir du statut d'être humain.

Le texte de Dieudonné Niangouna serpente à travers cette biographie pour en extraire « la substantifique moelle » : le personnage d'Étienne se prend-t-il réellement pour Mohamed Ali ? Ou bien a-t-il saisi que sa couleur de peau l'oblige, lui aussi, à monter sur le ring du théâtre et à s'emparer du Verbe pour déconstruire les préjugés tenaces enfoncés depuis des siècles dans le crâne des blancs.

D'autre part, frapper à grands « coups de mots » s'impose également pour extirper les mensonges des codes blancs enfoncés depuis des siècles dans le cerveau des noirs.

En utilisant la scène comme un champ (ou comme « un chant ») de bataille Étienne se propose une mission de longue haleine et politiquement très incorrecte. Mais l'exemple de Mohamed Ali qui, donné vaincu par tous les pronostics, a terrassé le colosse George Foreman et repris le titre de champion du monde, trace un chemin de réflexions profondes et d'actions immédiates.

Cette pièce déroute le spectateur au vrai sens du terme, il ne sait jamais très bien qui parle : Mohamed Ali ou l'acteur Étienne qui sort de son texte et se prend à improviser ?

Or tout, absolument tout, est écrit par Dieudonné Niangouna, auteur congolais invité à plusieurs reprises au Festival d'Avignon, dont le style teinté de vitriol et de poésie nous pénètre jusqu'à la moelle.

Quant à l'interprétation de Étienne Minoungou, elle est tellement stupéfiante qu'elle nous laisse tout simplement KO debout !

Nadia Baji

M'appel Mohamed Ali

Auteur : Dieudonné Niangouna
Metteur en scène : Jean Hamado Tiemtore
Avec : Étienne Minoungou
Lumière : Rémy Brans et Herman Coubaly